



TIPHAINE BÜHLER ELIM

A cinq heures de Johannesburg en direction du Mozambique, la petite ville d'Elim grouille de vie. Chaleur, couleurs et terre battue dominent. Ici, c'est encore l'Afrique noire, rien à voir avec la ville du Cap. «Nous ne sommes que trois familles blanches», raconte Michel Girardin, arrière-petit-fils de Georges Liengme. Il représente, avec son frère Paul, la quatrième génération d'Helvétés nés au cœur du Pays Vends. «Je suis Girardin des Bois, dans le Jura et Liengme de Vaumarcus, dans le canton de Neuchâtel», rit-il. Mais lorsqu'il évoque des Suisses, il dit «vous», s'excluant d'office, même s'il a toujours le passeport à croix blanche.

Chez les Girardin, tout le monde parle encore français. «C'est notre identité, notre origine. Nous essayons de la cultiver au fil des générations, insiste Michel Girardin. Ce n'est pas le français de la noblesse de Paris. Je l'ai appris lors de mes vacances à La Chaux-de-Fonds.» D'ailleurs, l'homme



LIGNÉE Rien ne prédestinait Georges Liengme, né à Courtelary en 1859, devenu facteur puis médecin, à ouvrir un hôpital en Afrique du Sud.

a encore des cousins dans la capitale horlogère et son frère garde en tête quelques recettes de l'École hôtelière de Tête-de-Ran, où il a étudié. L'histoire d'un lien invisible.

L'ancien ranger a 49 ans, l'accent shangaan lorsqu'il parle anglais et vit parmi les crocodiles aux abords du lac artificiel d'Albasini. Sa fille Kyra, 5 ans, est la dernière de la lignée des Liengme, une petite blonde espiègle, seule blanche dans sa classe. Depuis 1996, la famille exploite un domaine où elle accueille les voyageurs, selon un concept de tourisme durable et équitable. C'est l'un des trois premiers établisse-

ments *fair trade* de toute l'Afrique du Sud.

L'hôpital de leur ancêtre est toujours le plus important de la région. Un musée a été ouvert en l'honneur de Georges-Louis Liengme (1859-1936). Le site s'est modernisé, mais rien n'est aseptisé. Le personnel médical, aussi bien que les patients, se croisent entre les bâtiments, dans une poussière végétale. Ici, on naît toujours dans la chambre bleue (Blancs y compris), on se fait soigner de la tuberculose ou du sida. Sous Georges Liengme, la malaria et la syphilis étaient les deux maladies les plus fréquentes.

Dans le Jura bernois. Pourtant, rien ne prédestinait Georges Liengme, l'aïeul, à des horizons si lointains. Ce gamin de la campagne naît à Courtelary en mars 1859. Il arrête l'école à 13 ans, travaille comme facteur, puis dans l'horlogerie. A 20 ans, il fait son service militaire dans les troupes de santé. Il est engagé ensuite à l'Hôpital de Saint-Imier où il devient infirmier. Puis reprend ses études. Une fois sa maturité en poche, il étudie la médecine entre Berne et Genève où il devient docteur missionnaire en 1890. L'année suivante, il épouse Bertha Ryff et part pour le Mozambique.

Le médecin suisse est très vite nommé conseiller particulier de Ngunghungane, le roi shangaan – on dit aussi tsonga. En bonne intelligence avec les seigneurs traditionnels, Georges Liengme construit une petite infirmerie où il vit avec sa femme et leurs trois enfants. Ils apprendront la langue shangaan. En 1894, la situation politique avec les colons portugais se dégrade au Mozambique. L'année suivante, les armées portugaises avancent sur le royaume de Ngunghungane.



DÉBUT DU XX^e SIÈCLE Fondé par Georges Liengme, l'hôpital d'Elim sera le premier de tout le nord du pays. Le suivant se situait à Pretoria, à plus de dix jours de marche.

Bertha Liengme s'enfuit avec ses enfants. Georges les rejoindra plus tard, sa station étant entièrement détruite. On menace aussi de le fusiller s'il reste.

«Dans l'histoire de mon arrière-grand-père, je pense toujours à mon arrière-grand-mère... Michel Girardin marque une pause dans son récit. On ne parle jamais des femmes. Sur-

tout pas à cette époque. Mais imaginez! Traverser l'Afrique avec une longue robe noire à col haut, par des chaleurs étouffantes et des petits enfants qui ne marchent pas bien. Elle a suivi son mari partout, sans jamais se plaindre. Plus tard, lorsqu'il rentrera en Suisse pour chercher des financements, elle restera seule, encore une fois avec les enfants, pendant des mois, sans moyen de transport, alors que c'était la famine et qu'il y avait des épidémies.» La dédicace «A toutes les mères» inscrite sur une pierre devant la maison fait référence à ces oubliées de l'histoire. Un clin d'œil aussi à un dicton shangaan qui rappelle que toutes les femmes sont au centre de la vie.



2^e ET 3^e GÉNÉRATIONS Auguste et Berthe Girardin et leurs enfants Simone (debout) et Eric (dans les bras), le père de Michel (ci-contre) et Paul.



4^e GÉNÉRATION Michel Girardin dans le bureau de son hôtel, l'un des premiers estampillés *fair trade* d'Afrique du Sud.

La caravane sans fin. Le périple des Suisses a duré. Pendant des semaines, la cara- >>>

«ON NOUS APPELLE LES "BROWN SWISS"»

SAGA. Le premier hôpital public du nord de l'Afrique du Sud a été ouvert à Elim en 1899 par le Neuchâtelois Georges Liengme. Aujourd'hui, Michel Girardin, son descendant de 4^e génération, voisine avec des crocodiles et fait perdurer un esprit suisse.



HABITATION Les Girardin vivent à «Shiluvu lodge», au bord du lac artificiel d'Albasini.

MÉCÈNES Les Girardin soutiennent les artistes locaux, dont plusieurs sculptures ornent leur propriété. **ACCUEIL** L'allée qui mène à leur hôtel. Sans extravagances.

» vane «Liengme», composée de malades et d'amis de la communauté shangaan, marche en direction d'une station suisse en Afrique du Sud. A la retraite d'Antioka, le conseil directeur de la Mission décide – depuis Lausanne – de placer les Liengme à Shiluvane plus au nord. Ils repartent pour un mois de voyage en tirant les bœufs. En 1897, la sécheresse, la peste, puis les inondations tuent sans relâche. Georges Liengme perd un fils. La famille est alors mutée à Elim en Pays Venda. Là, voyant l'état sanitaire désastreux de la population, il décide d'ouvrir un hôpital. Il fera plusieurs séjours en Suisse afin de récolter de l'argent. Il y parviendra grâce à son esprit têtue et ses récits plus vrais que nature. «Il a inauguré l'hôpital, alors que la guerre anglo-boer éclate, raconte Michel Girardin, avec des tournures doucement anglophones. Dans son journal, Georges écrivait que le lundi, il soignait les Anglais et le mercredi, les Boers. On était déjà neutre à l'époque.» L'hôpital

d'Elim sera le premier de tout le nord du pays. Le suivant se situait à Pretoria, à plus de dix jours de marche. Mais le tempérament ardent du D^r Liengme ne plaît pas aux médecins qui l'épaulent. En 1907, alors qu'il est en Suisse, on le force à démissionner. C'est la fin de sa carrière africaine. Etabli ensuite à Vaumarcus, sur les rives du lac de Neuchâtel, il ouvre une clinique où il développera une méthode de psychothérapie de groupe, reprise par les Américains et toujours enseignée. Le «docteur miracle», comme il était appelé à Elim, meurt en 1936, presque inconnu du grand

«LES HABITANTS D'ELIM ONT CETTE MANIE D'ÊTRE TOUJOURS À L'HEURE.»

Michel Girardin

public. Néanmoins, grâce à ses écrits personnels, il a permis de découvrir les rapports entre les populations locales en Afrique du Sud et la hiérarchie missionnaire du début du XX^e siècle. En février dernier, il

a fait l'objet d'un séminaire lors des journées suisses d'histoire à Bâle.

Lointaine Suisse. La fille de Georges Liengme, Berthe junior, reviendra à Elim après la Première Guerre mondiale, avec son mari Auguste Girardin, un Jurassien des Bois. «Auguste est mort à l'Hôpital de La Chaux-de-Fonds, raconte Michel Girardin. Il était en visite chez sa sœur Henriette en Suisse. Cette dernière vit toujours et j'ai des petits cousins dans tout le pays, de Genève à Bienne.»

Désormais, c'est dans la peau d'un aventurier que Michel Girardin revient sur la terre de ses ancêtres. «Tout est bien réglé en Suisse, continue-t-il en anglais, comme pour marquer la distance. J'ai des souvenirs formidables, comme lorsque je me suis baigné dans le Doubs en plein hiver, là même où mon grand-oncle a été emporté par le courant.» D'autres épisodes sont moins reluisants à ses yeux emplis de soleil: «J'étais venu

avec notre partenaire shangaan à Montreux pour un congrès international de tourisme en 2007. Arrivé à l'aéroport, nous avons vu les affiches de l'UDC où on jetait les moutons noirs hors de Suisse. J'ai dû expliquer ça à mon ami de longue date, alors qu'il venait dans le berceau de ma famille.» Les Girardin, Eric le père et les fils Michel et Paul, habitent tous à Shiluvu, un lieudit d'Elim. «Dans la région, on nous appelle les "Brown Swiss", parce qu'on est Suisses, bien sûr, mais qu'on a le cœur comme la population d'ici, qu'on parle shangaan depuis des générations et qu'on vit avec eux. Ma fille est revenue de l'école il y a quelque temps en me disant qu'un enfant comme elle, avec les cheveux blonds, était arrivé. Le lendemain, lorsque je l'ai amenée en classe, elle m'a présenté son nouvel ami: un albinos aux cheveux clairs.»

Le swiss made. A Elim, l'hôpital qui a longtemps été l'un des seuls bâtiments en dur à la ronde s'est modernisé. Il fut

le premier à avoir le téléphone et l'électricité de tout le nord du pays. Grâce à des fonds suisses, un laboratoire et un équipement à rayons X ont été installés au début du siècle dernier (1912). La Suisse Erika Sutter a également marqué la vie hospitalière en 1975. Après le séjour de l'ophtalmo-

logue genevoise, la chirurgie oculaire est devenue l'une des spécialités de l'endroit (*lire encadré*). Depuis trois ans, un supermarché s'est ouvert en face avec un fast-food, juste à côté des cahutes en bois qui abritent le marché traditionnel où les chenilles séchées se ven-

dent en vrac. «Le modernisme arrive, appréciée de manière pragmatique le descendant du D^r Liengme. Ils ont même construit un cinéma. On verra si ça marche. Mais c'est bien. Avant on devait faire 35 km pour trouver certains produits.» Que reste-t-il aujourd'hui du passage des Suisses à Elim? La question provoque des rires complices. «Mais tout a été fait par des Suisses ici!» plaisante la responsable de l'école pour malvoyants de Nivori. L'hôpital, l'école, l'orphelinat, les groupes d'entraide, le home pour personnes âgées sont autant d'institutions qui reçoivent des dons en provenance de Suisse.

«La pauvreté et le manque de nourriture restent, contrairement au sud du pays, un des soucis majeurs. On n'aime pas le dire, mais c'est la réalité», observe Francine, l'une des directrices du centre de soins ouvert en 1995 avec les moyens du bord et des apports de la DDC. Un centre où l'on apprend aux gens à respecter

un minimum d'hygiène, à construire des toilettes salubres chez eux et à s'occuper d'un jardin potager pour manger. Tout cela en plus de suivre leur traitement.

Les moyens financiers peinent de plus en plus à arriver. «Depuis 1999, le gouvernement a centralisé toutes ses subventions et demandé des détails administratifs à chaque association. A cette époque, beaucoup d'ONG ont cessé leurs activités. Les fonds étrangers qui les soutenaient se sont taris», explique Erik, du centre de soins d'Elim.

Reste une atmosphère helvétique, jusque dans la rue. «Les habitants d'ici ont cette manie d'être toujours à l'heure», peste affectueusement Michel Girardin. Mais on retrouve cette «suissetude» par un drapeau à croix blanche à l'arrière d'une voiture ou dans le sourire inquiet de celui qui vous rapporte votre porte-monnaie alors que vous l'avez oublié. Un parfum d'humanité. ◦

SOUS L'ŒIL D'ERIKA SUTTER

Sous l'apartheid, de nombreuses familles noires étaient déplacées de force dans cette région sans infrastructure ni hygiène de base. Le trachome qui, à terme, provoque la cécité, touchait une grande partie de la communauté. Grâce à la mise en place de groupes de soins sous les conseils de la Genevoise Erika Sutter et de Selina Maphorogo, une aide-infirmière locale, un vaste programme de soins et de prévention s'est mis en place. Vingt-quatre villages sont englobés dans ce projet dès la première année. En 1996, Selina Maphorogo reçoit, avec Erika Sutter, le prix de la Femme de l'année en Afrique du Sud. Aujourd'hui encore, Elim abrite une école où les aveugles ou les malvoyants sont intégrés à un système scolaire normal. «On leur apprend à être autonomes, à compter l'argent, à se diriger dans le quartier,



INTÉGRATION Classe de l'école des malvoyants.

explique une enseignante de l'école Nivori, née de l'initiative de ces deux femmes. Le principe est d'intégrer les malvoyants. Avant, on les cachait pour éviter que la malédiction ne se propage. Mais près de 75% des maladies de la vue sont évitables ou soignables.» ◦ TBU

GRÂCE AUX CARTES D'HENRI BERTHOUD

Les trajectoires de Georges Liengme et d'Henri Berthoud, de Morges (1855-1904), étaient liées. C'est au sein de la mission de Valdézia, dans le Limpopo, que le Vaudois a œuvré une partie de sa vie. Il a notamment cartographié une grande partie du Pays Venda, à la fin du XIX^e siècle. Pendant l'apartheid, la population noire a été dépossédée de ses terres et déplacée. La famille Girardin, qui vivait en communauté avec cinq familles shangaan, a également dû abandonner sa ferme à la fin des années 1970. C'est grâce aux cartes de D^r Henri Berthoud, que les Girardin et plusieurs familles noires de la région ont pu récemment récupérer leurs terres à la fin de l'apartheid. Ils ont pu prouver leur appartenance géographique. ◦ TBU